

## LE PÈLERINAGE A JÉRUSALEM

Ce fut dans un immense élan de foi que l'Eglise du iv<sup>e</sup> siècle fit la découverte des Lieux Saints. Jusqu'alors les chrétiens avaient peu répondu à l'appel de la Terre Sainte. Les Apôtres eux-mêmes ne s'étaient pas attardés à Jérusalem. Ils étaient partis à travers le monde « enseigner toutes les nations ». En quelques années Antioche, l'Asie Mineure, la Grèce, Rome reçurent la Bonne Nouvelle. Quand une circonstance exceptionnelle ramenait saint Paul à Jérusalem, c'était, pour lui, une occasion de rappeler aux convertis du Judaïsme l'urgence de l'apostolat auprès des païens. Ce fut seulement à la fin des grandes persécutions, quand le christianisme eut réussi à s'implanter jusqu'aux extrémités du monde romain, que se dessina un mouvement de retour vers Jérusalem, aux sources historiques de la foi. Parfois, les peuples les plus lointains donnaient l'exemple du départ. Ils voulaient enfin connaître par eux-mêmes ces villes de Judée dont il était si souvent question dans la Bible et dont on disait tant de merveilles.

Le premier pèlerin qui ait relaté son itinéraire quitta Bordeaux en 333. Une cinquantaine d'années plus tard, une espagnole, Ethérie, raconte à son tour la grande aventure qui lui fit traverser les pays bibliques de l'Egypte à la Mésopotamie, en passant bien entendu par la Terre Sainte. Entre temps, saint Jérôme et un groupe de dames romaines se retrouvent à Bethléem. L'enthousiasme des pèlerins grandit : on les voit arriver par mer, ou suivre depuis Byzance les itinéraires de Syrie. La plupart ne passaient que peu de jours en Terre Sainte. Il en était cependant qui renonçaient pour tou-

jours à revenir dans leur pays d'origine : ils établirent leur retraite à proximité de Jérusalem, dans le désert de Juda ou dans la vallée du Jourdain, et furent à l'origine du monachisme palestinien.

Le principal attrait du séjour en Terre Sainte consistait à y rechercher la présence de Jésus et des apôtres. On évoquait à Bethléem l'Évangile de l'Enfance, au Jourdain le Baptême et le jeûne de quarante jours. Les événements de la Passion, la Résurrection, l'Ascension marquaient les phases d'un itinéraire qui partait de Jérusalem et s'achevait au faite du Mont des Oliviers. La Galilée fut d'un accès plus difficile, mais bientôt Nazareth sortit de l'oubli et au bord du Lac de Tibériade, la multiplication des pains, les promesses de Jésus à saint Pierre comptèrent parmi les souvenirs les plus populaires. Les récits évangéliques ne prennent pourtant toute leur plénitude que dans la mesure où ils sont situés par rapport à la Révélation de l'Ancienne Alliance et à nous-mêmes.

A la fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, les voyageurs allaient admirer sur les hauts plateaux de Transjordanie, à Madaba, une curieuse mosaïque dont on voit encore des fragments. L'artiste avait représenté une carte panoramique des pays bibliques. On y suivait les itinéraires de l'Exode et de la Conquête de Canaan, mais sur le fond constitué par l'histoire du Peuple élu se détachaient des plans nouveaux. Galgala où passèrent les Hébreux après avoir franchi le Jourdain voisinait avec le gué de saint Jean-Baptiste, au-dessous de Siloh où demeurait l'Arche d'Alliance, les petits cubes de pierre multicolores signalaient la ville d'Ephrem où Jésus se retira avant sa Passion. Jérusalem contenait non seulement le Temple, mais le Saint-Sépulcre. On remarquait encore la Basilique de Bethléem, les sanctuaires de saint Elisée, de saint Lot, de saint Zacharie. On s'acheminait de l'Ancien Testament à l'Évangile et de l'Évangile à l'Église. Le pèlerin d'aujourd'hui suit encore les étapes de cet itinéraire spirituel à travers le temps. En Judée, en Samarie, en Galilée, il revit par la liturgie les interventions de Dieu dans le monde : c'est le seul moyen de s'orienter sur cette Terre Promise et d'en saisir le relief.

Bethléem fut la plus ancienne ville de pèlerinage de Palestine. « Quelqu'un veut-il s'assurer que Jésus y est né ? », écrit Origène, « on peut lui montrer la grotte où il vit le jour et dans cette grotte la crèche où il fut emmaillotté. Tout le monde le sait dans le pays et les païens redisent à qui veut l'entendre que dans la dite caverne est né un certain Jésus que les chrétiens adorent et admirent »<sup>1</sup>. La basilique construite par Constantin en 326 est encore intacte. De la nef centrale on descend, comme dans une sorte de Martyrion, à la grotte de la Nativité. On y prie en communion avec tous les pèlerins du passé et l'on s'y retrouve en même temps au cœur de l'Histoire Sainte, car si Jésus est né à Bethléem, c'est parce qu'il appartenait à la famille de David. « Joseph monta vers la Judée, vers la ville de David qui s'appelait Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David » (*Luc*, 2, 3-4). La messe reprend ici même chaque jour dans le Credo l'ancienne prophétie de Nathan et l'applique au Messie, le nouveau David, dont le règne n'aura pas de fin (*2 Sam.*, 7, 16).

A Jérusalem, la vie liturgique prit une telle ampleur qu'Éthérie partage son temps entre processions et offices qui se prolongent parfois toute la nuit. Les églises ne se comptent plus, une journée entière ne suffit pas à les parcourir. Ce fut à Nicée en 325, tandis que le Concile rappelait dans son Symbole la croyance à la Mort et à la Résurrection de Jésus, que Constantin eut l'idée de rechercher à Jérusalem l'emplacement du Calvaire et de la Grotte du Saint-Sépulcre. L'entreprise était d'autant plus hardie que sous l'occupation romaine la ville avait été bouleversée de fond en comble. Une église à cinq nefs, semblable à celle de Bethléem, fut dédiée à la Croix et aux instruments de la Passion. Une immense coupole recouvrit la grotte du Saint-Sépulcre. Quant à la colline du Calvaire, elle fut surmontée d'une croix et laissée en plein air. Elle devint pour les chrétiens ce que le Mont Moriah avait été pour les Juifs, c'est-à-dire le véritable Saint des Saints.

---

1. *Contre Celse*, I, 51.

D'après Cyrille de Jérusalem, la Terre étant à l'univers ce que le moyeu est au cercle d'une roue, le Calvaire apparaît comme le point central de tout le système cosmique<sup>2</sup>.

Sur la rive droite du Jourdain, en face de Jéricho, un monastère grec nouvellement reconstruit fut fondé par les Byzantins. Son nom arabe, *Qasr el-Yeboud*, le château des juifs, rappelle le passage des Hébreux dans la région. On lui donne aussi le nom de couvent du *Prodromos* parce qu'il est dédié au Précurseur. Entre l'Ancien et le Nouveau Testament s'établissent encore ici d'étroites concordances. Le Jourdain devient comme un signe des interventions de Dieu dans le monde, le symbole de la grâce qui est dispensée aux hommes. Le thème de la traversée du Jourdain par les Hébreux et celui du baptême de Jésus par Jean-Baptiste ont été d'ailleurs étroitement associés par la mystique chrétienne. Evoquant un texte de la première *Épître aux Corinthiens*<sup>3</sup> qui concerne le passage de la Mer Rouge, Origène estime que saint Paul aurait pu dire avec autant de vérité que « tous nos pères ont traversé le Jourdain et qu'ils ont tous reçu le baptême en Josué, dans l'esprit et dans le fleuve ». Il met en parallèle la pénétration d'Israël en Terre Promise et l'accès du chrétien à Dieu par Jésus. Il voit dans le passage des Hébreux à travers les eaux du Jourdain une esquisse ou plutôt une véritable préfiguration du baptême.

Dès leur début, les itinéraires en Terre Sainte aidèrent donc à saisir l'unité des manifestations du Dieu Vivant dans l'Histoire. Ils fournissaient aux pèlerins l'occasion de confronter sur place les Psaumes ou les Prophètes aux Evangiles, aux Actes des Apôtres ou aux Epîtres. Du rapprochement de ces textes, adaptés au jour et au lieu, jaillissait la lumière, car « rien ne s'était produit qui n'ait été prédit, rien n'avait été dit qui ne soit entièrement accompli ». La commémoration du mystère à l'endroit même où il avait été révélé donnait à la liturgie un relief et un caractère historique qui s'imposa par la

2. *Catéchèses*, VI, 3.

3. *1 Cor.*, 10, 1-2; *Homélie 5 sur Josué et Commentaire sur Jean*, 6, 44.

suite à toute la chrétienté. Les usages de Jérusalem, à cause du prestige dont jouissait cette église et de la multiplicité des pèlerinages en Palestine, exercèrent leur influence non seulement en Orient mais aussi jusqu'en Occident<sup>4</sup>.

En dehors des réunions de l'Assemblée chrétienne, le paysage représente un élément permanent qui restitue à sa manière l'atmosphère de l'Ancien Testament et de l'Évangile. « On comprend mieux la Sainte Ecriture, rappelle saint Jérôme, quand on a vu de ses yeux la Judée et contemplé les vestiges de ses anciennes cités »<sup>5</sup>. Depuis le sommet du Mont Nébo, c'est toujours la même vision de la Terre Promise. A l'horizon se détachent le Mont des Oliviers et les faubourgs de Jérusalem. Au sud, la chaîne de Juda se prolonge jusqu'à Bethléem et Hébron. Au bord de la Mer Morte, voici l'oasis d'Engaddi et les falaises de Qumran. On reconnaît les méandres du Jourdain, Jéricho et les vallées que prirent les Hébreux pour pénétrer dans le pays de Canaan. Vers le nord apparaissent, par temps clair, l'Ebal, le Garizim et même le sommet de l'Hermon.

Si l'on prend la route qui conduit de Jéricho à Jérusalem, on atteint, à la limite des anciennes tribus de Juda et de Benjamin, des pentes dénudées dont les roches et le sol lui-même prennent d'étranges reflets rougeâtres. « C'est la montée du sang », dit la Bible et l'Évangile donne ce sinistre paysage comme cadre à la parabole du bon Samaritain (*Josué*, 15, 16 ; *Luc*, 10, 30). Aux approches de Jérusalem quelques oliviers et des vignes qui rampent sur le sol pour mieux lutter contre la chaleur, signalent la présence de ces terres arides qu'on nomme avec raison « la triste Judée ». Par contre, les campagnes de Samarie déploient une richesse qu'envièrent toujours les habitants de Jérusalem. Les sources sont nombreuses. Les nomades s'y rendent encore en été avec leurs troupeaux, comme il arriva à Joseph quand il fut vendu par ses frères (*Gen.*, 37, 12-20). La délimitation des frontières oblige

---

4. A. BAUMSTARK, *Liturgies comparées*, p. 174-186.

5. *Préface au Livre des Paralipomènes*, P. L., 29, 401.

aujourd'hui à faire un détour par le sud pour pénétrer en Galilée. La région remise en valeur par les israéliens se couvre de cultures florissantes, comme elle était au temps de Jésus. Enfin quand le voyageur gravit les hauteurs qui dominent Tibériade ou, plus au nord, les collines où Jésus annonça « les Béatitudes », alors on ne contemple plus que le Lac. On est saisi par la pureté de ses lignes, la variété de ses tons, le calme de ses eaux. Dans le lointain, on entend les exclamations des pêcheurs : leurs barques, comme jadis, prennent le large pour aller lancer les filets.

Pour peu qu'ils demeurent loin des grand'routes les gens vivent encore au rythme d'un très lointain passé. L'an dernier, comme je quittais Bethléem, j'aperçus des lueurs dans la campagne. A l'entrée de grottes percées au flanc des collines se déplaçaient des silhouettes indécises. Des familles s'étaient regroupées dans ces abris de fortune : les femmes avaient dressé un foyer entre des pierres et préparaient vaille que vaille le repas. Taillées dans le rocher pour les animaux, des auges auraient pu être utilisées comme crèches. Au dehors, des brebis étaient blotties les unes contre les autres. Dans toute la Judée, à l'écart des villages on trouve ces installations sommaires. Beaucoup de réfugiés s'en contentent. Il est certain que l'Évangile de l'Enfance a situé la naissance de Jésus dans ce cadre.

Chaque année, au sommet du mont Garizim, les samaritains célèbrent la Pâque, comme jadis les Hébreux dans le désert. A la tombée de la nuit, les agneaux sont rassemblés près des tentes et ils subissent une dernière vérification, car la victime doit être « sans tares » (*Ex.*, 12, 5). Tandis que les prêtres et les lévites en robes blanches s'assemblent sur une esplanade rectangulaire qui joue le rôle d'enceinte sacrée, le sacrificateur immole la victime et l'on s'empresse d'y tremper une branche d'hysope pour marquer l'entrée de chaque tente (*Ex.*, 12, 7). Une fois mortes, les bêtes sont arrosées d'eau bouillante, on arrache leur laine et elles sont roties au feu (*Ex.*, 12, 9). Au repas, chacun se groupe par famille, bâton en main, près des plats remplis de viande rôtie, d'herbes amères,

de pains azymes. Puis hommes, femmes, enfants, se précipitent sur les mets avec avidité, car la Pâque doit être effectuée « à la hâte » (*Ex.*, 12, 11). Des invités peuvent assister à ces rites, mais aucun ne participe au repas, car : « Nul étranger n'en mangera » (*Ex.*, 12, 43).

Un autre soir, je fus invité par des arabes chrétiens de Galilée à la célébration d'un mariage. Un jeune homme qui faisait partie de la famille s'occupait des préparatifs de la table et je pensais à « l'organisateur du repas » présent aux Noces de Cana. Il était responsable de la fête et on l'appelait « l'ami de l'époux » (*Jean*, 2, 8 ; 3, 28-29). Les invités patientèrent longtemps avant que les réjouissances ne commencent. Le cortège n'en finissait pas de parcourir le village. Comme jadis quand les dix vierges s'étaient endormies, la nuit était déjà venue lors du retour de l'époux. Il arriva enfin et pénétra dans une pièce brillamment illuminée. Les hommes se succédèrent les uns aux autres et l'on apportait leur repas. Les femmes de la parenté aidaient à préparer la nourriture et les boissons. C'est sans doute pendant qu'elle se livrait à ce travail que Marie intervint et avertit que le vin était épuisé (*Jean*, 2, 3).

Dans une scène comme celle-ci, il ne s'agit pas d'un folklore créé ou reconstitué pour la diversion des touristes, mais au contraire de coutumes qui se sont maintenues, à leur insu, et qui auraient été condamnées à disparaître à bref délai, s'ils en avaient eu connaissance. Cette vie quotidienne toujours intacte découvre aux hasards de la route la dimension humaine de Jésus, qui pendant trente ans se plia à de tels usages dans l'une des bourgades les plus obscures de Galilée. C'est un affrontement de la foi à l'Incarnation de l'Évangile.

Au cours de ces allées et venues dans la campagne palestinienne, il arrive qu'un paysan vous présente de menus objets qu'il a trouvés en creusant son champ. Ils proviennent le plus souvent d'une tombe ou d'une ancienne habitation qui fut ensevelie pendant des siècles. Il s'agit, par exemple, d'ustensiles en céramique ; certains façonnés à la main, avant

même l'invention du tour de potier, remontent à l'aube de l'histoire. On recueille aussi des monnaies. Il en est qui sont frappées au nom de Tibère, de Titus, ou même par un prince juif comme Hérode. Parfois une découverte fortuite est au point de départ de recherches méthodiques. L'exploration de Césarée, la capitale administrative de la Judée sous l'occupation romaine, commença le jour où l'on décida de construire à son emplacement une exploitation rurale. Quand on creusa les fondations des maisons, le chantier prit soudain l'aspect d'un champ de fouilles. A quelques mètres à peine de profondeur, les pavements de mosaïques, les débris de portiques, les bijoux, les bibelots épars, permettaient de pénétrer brusquement dans l'intimité d'une ville dans toute sa splendeur au temps de Jésus. Sur une plaque de marbre, le nom de Nazareth avait été gravé au moins un siècle avant notre ère : c'est la première fois que cette ville est mentionnée dans l'histoire avant les récits évangéliques. Un autre texte présentait non moins d'importance, c'était une inscription au nom de Ponce-Pilate, antérieure au procès de Jésus à Jérusalem.

Dans la vallée du Jourdain, les fouilles ont jeté une lumière tout aussi inattendue sur le nouveau Testament. A la sortie du Wadi el-Qelt, près de Jéricho elles ont permis de dégager les palais d'hiver construits pour le roi Hérode et son fils Archélaüs. La demeure royale était agrémentée d'un belvédère, elle possédait des fontaines, des thermes. Une terrasse longue de deux cents mètres était soutenue par des galeries ornées de niches et de colonnettes. De là, on contemplait les fameuses plantations de baumiers et de palmiers qui faisaient la richesse de la ville. On venait ici pour se distraire, pour faire la cour aux souverains, pour les affaires. On croisait aussi les caravanes de pèlerins venus de Pérée ou de Galilée qui, après une halte, poursuivaient leur route vers Jérusalem. C'est dans cette foule que Jésus guérit deux aveugles et qu'il rencontra Zachée, le publicain (*Matth.*, 20, 29-34 ; *Marc*, 10, 46-52 ; *Luc*, 19, 1-10).

A la même époque vivaient non loin de là, sur les rives



de la Mer Morte, les solitaires de Qumran, dont la bibliothèque fut retrouvée dans des grottes en 1947. Ces découvertes sont trop connues pour en rappeler le détail. Leur principal intérêt tient à ce qu'elles ont permis de mieux connaître l'existence de grands courants de vie ou de pensée qui ont préparé la voie à l'Eglise. Elles apprennent qu'à la veille du christianisme, on vivait dans l'attente fiévreuse d'une Nouvelle Alliance, réservée à ceux qui représenteraient le véritable Israël. Malgré le réseau étroit des observances légales, on finissait par entrevoir une théologie de la grâce. On se rendait mieux compte que par lui-même l'homme est incapable d'accomplir une œuvre méritoire et que Dieu seul peut justifier le pécheur. Des âmes d'élite exprimaient par des pratiques baptismales leur désir de conversion et de repentance. Il existait des maîtres spirituels qu'on prenait pour guides dans le cadre de la vie commune. En leur présence, les riches faisaient abandon de leurs biens. Le célibat prenait une valeur religieuse. Les repas eux-mêmes revêtaient un caractère sacré. Chacun était hanté par l'imminence de la fin des temps. Tandis que le pèlerin vénère à Bethléem l'endroit où naquit Jésus, un nouvel horizon se dégage sur le milieu et sur l'époque qui reçut, pour la première fois, la Bonne Nouvelle.

Jérusalem fut si souvent détruite et reconstruite que les recherches s'y sont avérées difficiles. On connaît cependant la topographie de la ville et il arrive même que tel détail de l'Evangile soit confirmé d'une façon saisissante. Saint Jean rapporte l'histoire d'un infirme qui se tenait sous les portiques de la Piscine de Bézétha et qui attendait en vain sa guérison (*Jean*, 5, 2-9). Nombreux étaient les malades qui venaient y faire des cures. L'idée s'était accréditée dans le peuple qu'au moment où l'eau s'agitait celui qui s'y précipitait le premier était infailliblement guéri. Jésus opposa à cette misérable thérapeutique une guérison authentique. On ignorait jusqu'à ces derniers temps l'endroit où s'était opéré le miracle. On désignait en général deux immenses réservoirs qui s'accordaient mal à la description de l'Evangile et l'on sait aujourd'hui que leurs eaux étaient uniquement utilisées pour le service du

Temple. En réalité existait dans le même quartier un sanctuaire d'Esculape, en partie souterrain. On en a retrouvé les ex-voto et les bassins dans lesquels venaient se plonger les malades. Les portiques dont parle saint Jean devaient appartenir à ces thermes païens. La découverte éclaire le récit évangélique et elle fait comprendre aussi quelle était l'ambiance de Jérusalem au moment où Jésus y annonçait la Bonne Nouvelle. Malgré leur formalisme les juifs avaient fini par s'accommoder de toutes sortes de superstitions, même à l'intérieur de la Ville Sainte.

L'archéologie a encore permis de constater que la localisation traditionnelle du Calvaire est rigoureusement conforme aux données de l'Évangile. Pour le visiteur qui ne connaît pas encore la Terre Sainte, la disposition actuelle de Jérusalem pose une véritable énigme. Le Calvaire, qu'il se représentait de loin comme une colline, disparaît aujourd'hui à l'intérieur d'une église et l'on s'y rend à travers les bazars par un labyrinthe de ruelles. Or, on sait maintenant que la Passion eut un tout autre cadre. A cette époque, Jérusalem devait ressembler à Djérash ou à tant de cités hellénistiques dont on voit les ruines dans la campagne. Le Calvaire, le Saint-Sépulcre se trouvaient à l'extérieur des remparts. C'est seulement après la mort de Jésus que la ville prit l'extension que nous lui connaissons aujourd'hui.

Pour se représenter concrètement l'ensevelissement de Jésus, il faut s'éloigner des monuments constantiniens et de la ville moderne. Dans la banlieue, de nombreux tombeaux juifs sont parfaitement bien conservés. Taillés à même le roc, on les reconnaît aisément à ces motifs géométriques ou à ces guirlandes qui en alourdissent la façade et relèvent de l'architecture funéraire utilisée en Palestine au commencement de l'ère chrétienne. Ils sont parfois précédés d'une cour destinée aux ablutions rituelles ou d'une antichambre. L'énorme disque de pierre, qui jadis en interdisait l'entrée, est rejeté dans sa rainure. A l'intérieur, le long de salles monolithes on distingue des niches ou des banquettes où l'on allait déposer les corps. Leurs restes étaient plus tard recueillis dans des petits cof-

frets de calcaire. Sur leurs parois des inscriptions apprennent que les défunts s'étaient appelés Jaïre, Salomé, Marthe, Marie, ou encore Simon, fils de Jona. Il ne s'agit pas des personnages évangéliques, mais de gens qui furent eux aussi des contemporains de Jésus. Ils portaient les mêmes noms que les disciples ou les apôtres, qui le suivirent en Galilée ou qu'il rencontra à Jérusalem.

Il fut un temps où les Lieux Saints paraissaient limités à quelques sites privilégiés. Dès qu'un endroit présentait tant soit peu de rapports avec les événements de l'Ancien ou du Nouveau Testament, on regardait comme une pieuse obligation de le recouvrir d'une église. Aujourd'hui le nouveau venu est frappé par le caractère laïque de l'investigation archéologique. Le savant s'applique à conserver tels quels les monuments qu'il a découverts et cependant ces vestiges abandonnés à eux-mêmes ont dans leur dépouillement une force d'évocation incomparable. Les Lieux Saints ne peuvent être enfermés entre des murs. Ils n'ont pas été choisis, non plus, une fois pour toutes au IV<sup>e</sup> siècle. A mesure que les recherches scientifiques se poursuivent, se produit une revalorisation de toute la Palestine, un élargissement du sacré. La défense des Lieux Saints ne consiste donc pas simplement à protéger les sanctuaires anciens ou à en construire de nouveaux, elle doit surtout donner libre accès aux sites bibliques, permettre de créer une atmosphère favorable à la communion avec le passé. Car, s'il y a des Lieux Saints, il existe surtout une Ville Sainte, une Terre Sainte où partout le pèlerin doit pouvoir se retrouver chez lui.

Aux portes de Jérusalem, les écoles d'archéologie ne manquent pas, qui, depuis la fin du siècle dernier, ont eu précisément pour but de replacer dans leur cadre historique les données de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'Ecole Biblique, fondée par le Père Lagrange, a sans cesse étendu ses recherches. Il faut avoir visité sa bibliothèque, son musée, avoir conversé avec ses maîtres pour se rendre compte des progrès réalisés depuis cinquante ans. Une succession ininterrompue de découvertes permet maintenant de pénétrer dans la vie quoti-

dienne du peuple juif au premier siècle et d'y situer la prédication de l'Évangile. On pourrait tout aussi bien poursuivre ce pèlerinage aux sources en remplaçant chez eux les prophètes ou les patriarches. Cette ascension dans le temps montrerait qu'Israël fut l'un des derniers venus parmi les anciens peuples de l'Orient. Les premières civilisations humaines commencèrent à s'épanouir dans le Néguev et dans la vallée du Jourdain. Au XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Jéricho était déjà au terme d'une très longue histoire : l'arrivée des Hébreux ne fit que précipiter son déclin.

La découverte de cet Orient millénaire ne peut faire oublier les problèmes d'actualité. Le poids d'une guerre récente pèse sur la terre sainte. Depuis l'armistice de 1948, le pays est divisé par un véritable rideau de fer : d'un côté Israël, de l'autre les pays arabes et l'Islam. A mesure qu'on se rapproche de Jérusalem, il faut donc côtoyer des camps où les réfugiés perdent peu à peu l'espoir de retrouver leurs demeures. Le pèlerin, à l'exemple de Paul VI, quand il vint en 1964 à Jérusalem, ne peut se désintéresser de leur sort. Les deux adversaires se réclament de la même ascendance spirituelle, qui est aussi la nôtre, celle d'Abraham. Découvrir Israël, c'est assister au rassemblement des juifs exilés, voir le désert qui refléurit, constater l'extraordinaire jeunesse de ce vieux peuple qui retrouve sa terre et sa langue, c'est-à-dire ce qui donne à la Bible son sens. Quant aux pays arabes, ils donnent devant vous libre cours à leur amertume. Ismaël se sent d'autant plus frustré par son frère que, sur le plan religieux, l'Islam prétend se substituer historiquement au judaïsme et être le seul bénéficiaire des Promesses.

Parmi ces peuples, qui ressuscitent de vieilles querelles, vous attendent les descendants des premiers chrétiens. Aussi bien en Israël qu'en Jordanie, il existe des villages arabes où ne fut jamais construite une mosquée. Ils sont habités par les autochtones qui représentent les plus vieilles populations sédentaires du pays et qui ne se sont jamais convertis à l'Islam. La plupart se rattachent à l'ancienne Eglise byzantine. On connaît ces chrétiens sous le nom de Grecs catholiques ou de

Grecs melkites suivant qu'ils sont ou ne sont pas rattachés à la juridiction de Rome. Mais tous ont conscience d'appartenir à la même famille et sont très unis entre eux. On aurait donc tort de juger de l'état de l'Eglise en Palestine par la multiplicité des religions ou des rites qui s'affrontent les uns aux autres, par exemple, au Saint-Sépulcre. L'occupation des sanctuaires ne traduit l'état réel du pays ni quant au nombre des chrétiens dans chaque communauté, ni quant à la nature des relations qui existent entre les différents clergés, placés aujourd'hui sous le signe de l'œcuménisme.

Dans les églises orientales russes ou grecques, s'est maintenue une liturgie du départ et, à son retour, une liturgie d'accueil, pour le pèlerin de Jérusalem. Celui qui s'en va en Terre Sainte est le représentant de son diocèse, la communauté lui confie ses intentions et ses aumônes. Il reçoit une mission de la part de ceux qui ne peuvent se rendre par eux-mêmes au tombeau du Christ. Chaque jour, on suivra de loin les étapes de son voyage, on essaiera de se joindre à sa prière que l'on devine plus efficace et l'on attend surtout de lui un témoignage. Les chrétiens possèdent la conviction qu'un tel itinéraire transcende les autres pèlerinages et qu'il justifie leur valeur. Au IV<sup>e</sup> siècle, ceux qui se rendirent à Jérusalem pour inaugurer la basilique du Saint-Sépulcre avaient eu déjà maintes fois l'occasion dans leur pays de vénérer les tombeaux des Martyrs. Leur présence à Jérusalem revêtait cependant une signification nouvelle. Ils ne venaient pas seulement au plus illustre des « *martyria* », mais à celui qui donnait leur sens à tous les autres pèlerinages. La découverte par excellence de la Terre Sainte, c'est de constater au fil des jours et des visites que « Dieu a habité parmi nous ». Le pèlerin qui a parcouru la Palestine rapporte un témoignage de l'Incarnation. Or, parmi ceux qui prennent rang aux côtés du Christ, on compte les Prophètes de l'Ancien Testament et les Apôtres, mais aussi les chrétiens qui sont honorés dans l'Eglise pour avoir contribué à diffuser dans le monde le Message du Golgotha.